

était en elle, la comblant de ses faveurs, l'ornant de ses dons les plus rares, et mettant, pour ainsi dire, tous ses soins à l'embellir : *Dominus tecum* (1). On eût pu lui ajouter que dès lors elle était bénie entre toutes les filles d'Adam, et qu'elle les surpassait toutes en sainteté : *Benedicta tu inter mulieres* (2). Au premier instant de sa vie, son Dieu la reçoit dans ses bras, et bientôt il ne veut plus qu'elle connaisse d'autre père que lui. Long-temps avant l'âge où les autres enfans sont éclairés des premières lueurs de la raison, elle entend une voix tendre et puissante au fond de son cœur, qui lui dit : Ecoute, ô ma fille, toi que j'ai choisie entre toutes les créatures pour te donner ce nom, écoute et apprends quels sont mes desseins sur toi : *Audi, filia, et vide* (3). Oublie ta patrie et ton peuple, la maison paternelle et les auteurs de tes jours : *Obliviscere populum tuum, et domum patris tui* (4); car ton roi, ton Dieu, celui que l'univers adore est épris de ta beauté; il demande ton Cœur, il veut y régner seul, et serait blessé du moindre partage : *Et concupiscet rex decorem tuum; quoniam ipse est Dominus Deus tuus, et adorabunt eum* (5). Docile à cette voix secrète, Marie rompt les liens de la nature; à peine sortie du berceau, elle s'est déjà renfermée dans le temple, où, captive volontaire, enchaînée par l'amour au pied des autels, elle n'a plus de commerce qu'avec le ciel. Tandis qu'elle se voue, par un engagement irrévocable, à la virginité; que dans ce lieu sacré elle donne les nuits et les jours à la prière, le Seigneur se construit en elle un autre temple bien plus saint, un autre sanctuaire bien plus auguste, où la Divinité habitera un jour corporellement. C'est là, c'est dans ce Cœur que le feu sacré ne s'éteint point, et que brûle sans cesse

(1) Luc, I, 28.

(2) Luc, I, 42.

(3) Ps. XLIV, 11.

(4) Ps. XLIV, 11.

(5) Ps. XLIV, 12.

un encens d'agréable odeur, là est le véritable autel des holocaustes, où une victime pure s'immole et se consume à toute heure; le véritable Saint des saints, où l'Eternel rend en secret ses oracles; et l'arche vivante, dont celle des Hébreux n'était que la figure. Oh! que Dieu se plaît dans ce tabernacle invisible aux hommes, et qu'il aime à préparer une si digne demeure à son Fils!

C'est là encore, c'est dans ce Cœur virginal que se célébreront les noces ineffables de l'Esprit-Saint. Descendez, ô divin Esprit, l'épouse est prête; elle est parée de chasteté, d'humilité, d'amour, de toute la variété et la magnificence des vertus qui lui forment la robe nuptiale la plus riche et la plus digne de vous : *In vestitu deaurato, circumdata varietate* (1). Venez accomplir en elle le prodige attendu depuis les siècles, ce mystère incompréhensible aux anges mêmes, qui doit l'unir à vous par des liens indissolubles, et lui donner un titre et des droits auxquels il ne semblait pas possible qu'une créature pût jamais prétendre. Que dirons-nous ici, mes Sœurs? comment donnerons-nous une idée de la faveur que reçut Marie? L'Esprit de Dieu la visite. Est-ce assez dire? n'en avait-il pas visité d'autres avant elle? combien d'âmes saintes avaient goûté la douceur de ses divines caresses, et s'étaient enivrées de chastes délices dans une amoureuse union avec lui! Marie, depuis sa première enfance, était familiarisée avec toutes ces grâces; elle n'avait cessé de vivre dans le commerce le plus intime avec l'Esprit du Seigneur; ses jours s'étaient passés dans les ravissemens et les défaillances de l'amour; le sommeil même n'interrompait pas ses entretiens avec son bien-aimé; et pendant que ses sens étaient assoupis, son Cœur veillait pour lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (2). N'arriva-t-il rien de plus à ce moment annoncé par l'ange, où la majesté divine l'investit de

(1) Ps. XLIV, 10.

(2) Cant. v, 2.

toutes parts, et la vertu du Très-Haut l'environna de son ombre: *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (1); où l'Esprit-Saint, qui avait toujours résidé en elle et l'avait dès long-temps comblée de ses dons, vint d'une manière extraordinaire et nouvelle: *Spiritus sanctus superveniet in te* (2); où il la remplit, pour ainsi dire, de sa propre plénitude; où, par un prodige inoui, il féconda ses entrailles virginales, et leur fit produire ce fruit de bénédiction qui est la sainteté elle-même, et qui s'appellera le Fils du Tout-Puissant? *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei* (3). Ah! si ce même Esprit, descendant sur les apôtres, les changea en de nouveaux hommes; s'il les éleva au-dessus de la nature, au-dessus de l'humanité, leur enseigna toute science, et en fit tout-à-coup, par la puissance dont il les revêtit, comme les dieux de la terre, que dut-il opérer dans Marie? de quelle lumière, de quelle onction, de quelle force surnaturelle dut-il la remplir, lorsqu'il vint, non plus comme une langue de feu, mais comme un torrent de flammes divines, pour brûler, consumer tout ce qui restait en elle d'humain, renouveler tout son être déjà si parfait, consacrer et diviniser ses entrailles, en leur faisant concevoir un Dieu! Ah! si telles furent les faveurs accordées aux simples serviteurs, quels durent être les présens faits à l'épouse! quelle pureté! quelle beauté l'immortel Epoux dut-il communiquer, par ses divins embrassemens, à un cœur qu'il daignait s'attacher par des nœuds si étroits et si nouveaux!... Je m'arrête, parce que je sens que l'expression manque à ma pensée, et que ma pensée elle-même est trop au-dessous des merveilles dont j'ai à vous entretenir.

Passons au troisième rapport qui unit cette glorieuse Vierge à la Divinité. Elle n'est pas seulement fille et épouse, elle est mère. C'est ici le privilège le

(1) Luc, 1, 35.

(2) Luc, 1, 35.

(3) Luc, 1, 35.

plus singulier de Marie, son titre le plus incommunicable et le comble de sa gloire. Car, quoiqu'elle soit fille du Père par une adoption toute spéciale, et épouse de l'Esprit-Saint d'une manière ineffable qui ne convient qu'à elle seule, on peut toutefois, dans un sens moins relevé et moins rigoureux, mais véritable, donner le nom d'enfans de Dieu à tous les fidèles, et celui d'épouses à toutes les vierges; et l'Écriture elle-même s'exprime ainsi. Mais, quelle autre que Marie a jamais été nommée la mère de son Dieu? Quelle autre a conçu dans son sein, a enfanté, a nourri de son lait le Fils de l'Éternel? O merveille, qui achève de confondre notre faible raison, et qui renverse tout l'ordre naturel de nos idées! O dignité, qu'on ne peut comparer à aucune autre, et dont rien de connu n'approche! Quoi! celui qui donne tout à ses créatures, et qui ne reçoit rien d'aucune d'elles, a pu recevoir la vie même de Marie! celui qui a fait d'une parole tout ce qui existe, a pu être produit, selon son être humain et selon la chair, par cette fille de Juda! il s'est nourri, il s'est accru de sa substance, lui qui donne la nourriture et l'accroissement à tout ce qui respire! il a été porté dans ses bras, lui qui soutient l'univers d'une de ses mains! souverain maître de toutes choses, il a été fils soumis, obéissant, respectueux de cette vierge: *Et erat subditus* (1). Non, on a beau chercher sur la terre ou dans le ciel quelque grandeur au-dessous de celle de Dieu, qui puisse être mise en parallèle avec la grandeur de Marie, on n'en trouve point. Saint Paul voulant faire sentir aux Hébreux combien Jésus-Christ est élevé au-dessus de toutes les hiérarchies célestes, s'écriait: A qui d'entre les anges Dieu le Père a-t-il jamais dit: Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui? *Cui enim dixit aliquando angelorum: Filius meus es tu, ego hodie genui te* (2)? Avec un léger changement, et en gardant les propor-

(1) Luc, 11, 51. — Ps. 11, 7.

(2) Hebr. 1, 5.

tions convenables, ne puis-je pas appliquer ces paroles à mon sujet, et m'écrier à mon tour: A laquelle de ces sublimes intelligences Dieu le Fils a-t-il jamais dit: Vous êtes ma mère, c'est vous qui m'avez engendré en ce jour? *Cui enim dixit aliquando angelorum: Mater mea es, tu hodie genuisti me?* Or, c'est ce qu'il répétera éternellement à Marie, et ce qui mettra toujours une distance immense entre elle et toutes les principautés et les puissances des cieux.

Mais, pour revenir à son Cœur, objet spécial de ce discours, quelles impressions, quelles influences de grâces pensez-vous qu'il ait reçues pendant les neuf mois que le Verbe incarné passa dans le sein maternel? quel feu dut y allumer ce soleil, renfermé pendant si long-temps dans un si étroit espace, et qui ne laissait encore échapper aucun rayon en-dehors! quelles émotions ce Cœur éprouva-t-il ensuite lorsque la bienheureuse mère tenait dans ses bras le divin Enfant, et le pressait contre son sein! De quelle sainteté ce Cœur se rempli-t-il pendant les trente années de commerce non interrompu, de communications et d'épanchemens mutuels et journaliers entre le fils et la mère! Enfin, pour tout renfermer en un mot, quel dut être ce Cœur, dont les sentimens répondirent à la sublimité de ces incompréhensibles relations avec les trois personnes divines, et furent dignes en tout de la fille, de l'épouse et de la mère d'un Dieu!

Disons quelque chose d'admirable et de vrai. Marie n'est pas Dieu, sans doute. Si vous considérez sa nature et sa personne, l'infini tout entier la sépare du souverain Etre; et malheur à qui voudrait confondre le Créateur avec la créature! Mais si vous envisagez ses privilèges et ses rapports, ils sont tous divins, et vous ne pouvez y toucher, pour ainsi dire, par la pensée, sans vous trouver, même malgré vous, comme perdu dans les splendeurs de la Divinité. Sa fécondité est divine; sa maternité est divine; son fils qui est l'os de ses os, et la chair de sa chair, est Dieu:

je serais tenté de dire que tout en elle est divin, excepté elle-même. Comme donc, nous nommons les Ecritures divines, parce qu'elles sont inspirées par l'Esprit-Saint, et qu'en parlant des hommes qui ont été ses organes, les expressions de divins prophètes, de divin Paul, nous sont familières, sans que personne se méprenne sur le sens que nous y attachons: ainsi, et à plus forte raison, avons-nous droit de dire: la divine Mère, ou la divine Vierge, non pas pour attribuer à Marie la divinité, ce qui serait un blasphème, mais pour marquer l'excellence et l'intimité de ses liaisons avec la Trinité adorable. Quelle inconséquence donc que celle de ces sociétés séparées de la véritable Eglise, qui, en adorant le fils, refusent tout témoignage de respect à la mère, se font un point de religion de ne la distinguer en rien des autres filles d'Adam, et croient plaire à celui qui nous fait un précepte d'honorer les auteurs de nos jours, en outrageant celle de qui il a voulu recevoir la vie! Quel aveuglement encore que celui de ces enfans de l'Eglise, qui, reconnaissant le devoir d'invoquer et de vénérer la Mère du Sauveur, retranchent tout ce qu'ils peuvent de son culte, lui disputent ses titres et ses privilèges, et mettent tout leur zèle à rabaisser sa gloire; qui ne veulent point que sa conception ait été sans tache, ni que son assumption soit autre chose que sa mort; qui voient avec chagrin les dévotions dont elle est l'objet, et les fêtes instituées en son honneur; par crainte, disent-ils, que les droits du fils ne soient diminués de tout ce qu'on accorde si libéralement à la mère, et que le divin Roi du ciel ne conçoive de là une jalousie dont ils ne pourraient, sans outrage, soupçonner un prince de la terre envers celle qui lui aurait donné le jour! Que dire enfin de ceux qui applaudissent aux hommages que l'on rend à Marie, qui approuvent que l'on se prosterne devant ses images et devant les autels qui lui sont dédiés, qu'on célèbre des fêtes pour honorer son nom, ses douleurs, les divers mystères

de sa vie, mais qui ne peuvent souffrir que l'on vénère spécialement son Cœur? comme s'il y avait quelque chose en sa personne, qui fût plus digne de respect et de vénération que ce Cœur sacré, siège de la pureté virginale, de l'amour divin le plus ardent, et, comme nous le verrons bientôt, du plus tendre amour pour les hommes.

O sainte Eglise, dépositaire fidèle de toute vérité, vous seule êtes toujours sage, toujours conséquente, et faites paraître un accord parfait entre les dogmes que vous professez et le culte que vous avez établi. Vous rendez à Dieu seul, et à Jésus-Christ son fils unique, Dieu et homme tout ensemble, le culte suprême d'adoration; et afin de distinguer ce culte de tout autre, vous lui donnez un nom particulier; c'est le culte de *latrie*. Vous rendez aux anges et aux saints, comme aux serviteurs et aux amis de Dieu, un culte de vénération et d'honneur bien inférieur au premier; et pour qu'il ait aussi son nom qui le distingue, vous l'appellez culte de *dulie*. Mais dans l'intervalle immense qui sépare Dieu des anges et des saints, est une simple créature élevée par la grâce à la maternité divine, qui par nature est infiniment au-dessous de la Divinité, mais qui, par sa prérogative de mère et ses droits d'épouse, en est incomparablement plus rapprochée qu'aucune autre créature ne le peut être; et pour l'honorer comme elle le mérite, vous lui avez décerné un culte à part, qui exclut l'adoration due à Dieu seul, qui surpasse la vénération accordée à tout ce qui n'est pas Dieu; et ce culte, vous l'avez nommé *hyperdulie*. Ainsi toutes les mesures, toutes les proportions sont gardées: et le même ordre règne dans la Jérusalem de la terre que dans celle d'en-haut, où l'on voit le Fils de l'homme assis à la droite du Père; et à la droite du Fils de l'homme, celle qui l'a porté dans son sein, la mère de son Dieu et la reine du ciel: *Astitit regina à dextris tuis* (1).

(1) Ps. XLIV, 10.

Nous ne craignons pas de mériter le reproche de superstition, en rendant nos hommages à une créature que le Seigneur lui-même a ainsi glorifiée, et nous aimons à les adresser surtout à son Cœur, non-seulement à raison des perfections dont il est orné, et des relations intimes qui l'unissent à Dieu, mais encore à raison de l'amour dont il brûle pour nous, et dont il me reste à vous entretenir dans une troisième réflexion que j'abrègerai.

TROISIÈME POINT.

Cette dernière partie de mon sujet est pour nous la plus touchante de toutes, puisqu'il s'agit de l'amour que nous porte cette sainte et sublime créature, qui n'a au-dessus d'elle rien de ce qui n'est pas Dieu, et qui, sans être Dieu elle-même, touche néanmoins de toutes parts à la Divinité. Or, cet amour qu'elle a pour nous, surpasse autant tout amour connu, que la dignité de cette admirable vierge l'emporte sur tout ce que nous connaissons de grandeur. Car ce n'est pas seulement un amour tendre, ardent, généreux, héroïque; mais, il faut le dire, c'est un amour excessif et qui semble passer toutes les bornes. Pourquoi? parce que Marie, par un prodige de charité envers nous, et par un renversement apparent de l'ordre, a rapporté l'existence de son divin fils lui-même à notre salut; et tout Dieu qu'il était, elle l'a offert et sacrifié pour nous. Quand Jésus-Christ veut marquer le plus étonnant effet de la charité du Père, il dit qu'il a aimé le monde jusqu'à livrer son fils unique: *Sic enim dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret* (1). C'est là ce que le grand Apôtre appelle l'excès de l'amour de Dieu pour les hommes: *Propter nimiam charitatem suam, quâ dilexit nos* (2). Or, le Cœur de Marie a été capable de ce même excès. Elle a livré le même fils unique, cet

(1) Joan. III, 16.

(2) Ephes. II, 4.

adorable fruit de ses entrailles, pour la rédemption du monde : *Sic dilexit ut filium suum unigenitum daret* (1); avec cette différence qu'un si grand sacrifice n'a pas pu coûter de douleur au Père éternel, qui est essentiellement impassible; mais qu'il en a coûté une si amère, si profonde, à la plus tendre et à la plus sensible des mères, que nous ne trouverons jamais d'expression pour donner une juste idée du martyre qu'elle a enduré; martyre qui ne commença pas seulement sur le Calvaire, mais au moment même où elle reçut la visite de l'ange. Dès qu'il lui eut annoncé qu'elle aurait un fils nommé Jésus, c'est-à-dire sauveur, elle comprit tout ce que ce nom signifiait, et vit qu'elle était appelée à mettre au monde la victime du genre humain : elle y consentit pleinement; et par son acceptation volontaire, elle se dévoua à toutes les douleurs, et si je puis parler ainsi, à toutes les désolations inséparables d'une telle destinée. Quelle joie put-elle dès lors goûter? quel adoucissement sa peine put elle recevoir? Pendant tout le temps qu'elle porta le divin Enfant dans son sein, qu'elle le nourrit de son lait, qu'elle le vit croître sous ses yeux, elle ne cessa d'avoir la déchirante pensée qu'il croissait pour le sacrifice. Elle ne put écarter de son esprit les affreuses images du jardin des Olives, du prétoire et du Calvaire. Tout ce qui fait la consolation des autres mères se changeait pour elle en tourment : s'il tendait vers elle ses mains innocentes, elle croyait déjà les voir chargées des chaînes dont elles devaient être un jour meurtries, ou percées des clous qui devaient les attacher à un infâme gibet; s'il souriait à sa mère, s'il fixait sur elle de tendres regards, ou sollicitait ses caresses, elle se représentait, par une cruelle anticipation de l'avenir, ses yeux éteints et mourans, son visage inondé de sang et de larmes, tout son corps déchiré et ne faisant qu'une plaie. C'était un supplice de tous les instans, que tout renouvelait, et que son amour put

(1) Joan. III, 16.

seul lui faire supporter? que dis-je supporter? Voyez-la coopérer elle-même aux souffrances de ce fils adoré, et devenir en notre faveur le ministre des desseins rigoureux de son père sur lui. N'est-ce pas elle qui le livre dès les premiers jours de sa vie au couteau de la circoncision, afin que son sang commence dès lors à jaillir pour nous? Ne le porte-t-elle pas dans ses bras au temple, pour l'y offrir comme notre victime, et le dévouer ainsi solennellement à la mort; pour s'y entendre dire à elle-même, qu'elle ne doit s'attendre qu'à des peines toujours plus accablantes, jusqu'à ce que le glaive de douleur ait enfin transpercé son âme : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius* (1).

S'il m'est permis d'ajouter ici ce que je conjecture avec vraisemblance à ce que l'Évangile nous apprend, sur quoi roulèrent pendant trente années entières les entretiens intimes et familiers de Jésus et de Marie, dans la retraite de Nazareth, ne fut-ce pas sur cette même passion dont il ne cessa ensuite de parler à ses disciples, et qui fut l'objet constant de toutes ses pensées? Or, quels entretiens pour une mère! quelles blessures chacun de ces discours faisait-il, rouvrirait-il dans son cœur! et cependant elle n'eut jamais la faiblesse de s'écrier comme Pierre : A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous éprouviez un sort si cruel : *Absit à te, Domine* (2)! Au contraire, elle enflamma de plus en plus les désirs déjà si ardents de son fils; ils s'abreuèrent ensemble, ils s'enivrèrent d'avance du vin si amer de cet effroyable calice, et s'animèrent mutuellement à le boire jusqu'à la lie pour nous sauver. En faut-il d'autre preuve que la conduite qu'elle tint lorsque l'heure fatale fut venue? Ah! mes Sœurs, quel spectacle va s'offrir à nos regards! et qui le pourrait soutenir sans attendrissement? Le Fils de l'homme est condamné à mourir : déjà accablé des plus indignes traitemens, épuisé de sang et de force, chargé d'une pesante croix, sous laquelle il

(1) Luc, II, 35.

(2) Matth. XVI, 22.

succombe, il est plutôt traîné que conduit au lieu du supplice. Les pieuses femmes qui connaissent son innocence et le voient réduit à une si affreuse extrémité, ne peuvent retenir leurs gémissemens et remplissent l'air de leurs cris lamentables : *Plangebant et lamentabantur eum* (1). Où est sa mère ? a-t-elle fui loin du théâtre où se prépare une si horrible scène ? est-elle allée ensevelir dans les ténèbres sa profonde et intolérable douleur ? est-elle restée mourante et désolée dans sa demeure ? Ah ! elle est auprès de la victime ; elle monte à ses côtés sur la montagne du sacrifice, et l'Évangile ne dit pas qu'elle pleure. Elle voit les bourreaux dépouiller son fils, l'étendre inhumainement sur le bois fatal, enfoncer à coups redoublés les clous qui percent ses mains et ses pieds ; elle voit couler ses larmes, et son sang ruisseler de toutes parts ; elle entend ses sanglots et ses soupirs se mêler aux cris de rage et aux insultes barbares de ses ennemis. Ce n'est pas de loin, comme les saintes femmes et les timides amis du Sauveur, qu'elle assiste à un spectacle si déchirant pour elle : *Stabant omnes noti ejus à longè, et mulieres* (2). Non, elle est au pied même de la croix, au milieu de ce hideux appareil de supplice, parmi les bourreaux et les soldats, si près de son fils expirant, qu'aucun détail de ses souffrances ne peut lui échapper : *Juxta crucem* (3). Mais, peut-être que l'excès même de sa douleur lui en aura fait perdre le sentiment ; peut-être n'est-elle plus en état de rien apercevoir ; un sombre voile se sera étendu sur ses yeux ; elle sera tombée contre terre, défaillante et sans vie ! O prodige ! mes Sœurs, la Mère de Jésus est debout, en attitude de prêtre et de sacrificeur, devant l'autel où se consomment le grand holocauste : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus* (4). Que fait-elle ? Pendant

(1) Luc, xxiii, 27.

(2) Luc, xxiii, 49.

(3) Joan. xix, 25.

(4) Joan. xix, 25.

que Jésus s'offre lui-même à son père pour l'expiation de nos péchés, sa mère l'offre aussi pour la même fin : elle consent à ses tourmens, à ses ignominies, à sa mort, afin que nous puissions obtenir grâce ; elle conjure un Dieu offensé d'assouvir sa vengeance sur cet innocent agneau, et de nous épargner. Voilà jusqu'où le Cœur de Marie nous a aimés ! Nous fûmes tellement l'unique objet des pensées du fils et de la mère en ce terrible moment, que Jésus, adressant du haut de la croix une dernière parole à Marie, ne lui parla ni de lui-même ni d'elle, mais de nous. Il voit auprès de lui un seul de ses disciples qui lui représente tous les autres : *Cum vidisset Jesus matrem et discipulum stantem* (1) ; nous renfermant tous en lui par la pensée, et nous présentant à Marie dans sa personne, il lui dit : Femme, voilà votre fils : *Mulier, ecce filius tuus* (2). Nouvelle Eve, voilà votre famille, vous êtes seule désormais la véritable mère de tous les vivans (3), c'est-à-dire de mes disciples ; vous les enfantez tous aujourd'hui dans l'excès de la plus inconcevable douleur, et vous accomplissez enfin dans toute son étendue la prédiction faite à la première des femmes : *In dolore paries filios* (4). Ils vous coûtent trop cher pour ne pas vous appartenir. Je vous les donne ; chérissez-les tous comme vous m'avez chéri moi-même. Et vous, mes disciples, connaissez votre mère ; je vous substitue à tous mes droits auprès d'elle ; recourez à son amour dans tous vos besoins. Si ses entrailles ne vous ont pas portés, son Cœur vous enfante en ce moment : elle vous a aimés plus que la vie de son fils unique. Et si quelque chose pouvait égaler ma tendresse pour vous, ce serait la sienne : *Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua* (5).

(1) Joan. xix, 26.

(2) Joan. xix, 26.

(3) Gen. iii, 20.

(4) Gen. iii, 16.

(5) Joan. xix, 27.

Voilà nos titres, ô Marie ! voilà notre garant pour compter sur les sentimens de votre Cœur à notre égard. Nous sommes vos enfans, les enfans de votre grande douleur; nous mettrons toujours une confiance sans bornes en votre affection maternelle pour nous. En quelque abîme que nous puissions tomber, nous ne désespérerons jamais, tant qu'il nous sera permis d'invoquer votre nom. Vous n'avez pas la toute-puissance qui commande et qui opère tout ce qu'il lui plaît; mais vous avez la toute-puissance qui supplie et qui obtient tout ce qu'elle demande: *Omnipotentia supplex*. Qui n'a pas éprouvé les effets de votre protection? Combien de fois a-t-elle éclaté par des prodiges, en faveur de l'Eglise, des états, de ce royaume en particulier, de tous ceux qui ont imploré votre assistance! Les Vierges qui m'entendent sont redevables à votre intercession, de la faveur la plus précieuse à leurs yeux, et les hommages qu'elles rendent aujourd'hui à votre Cœur leur sont dictés par la reconnaissance. Nous nous jetons tous avec elles aujourd'hui à vos pieds, ou plutôt dans ce Cœur, qui nous est ouvert, comme dans un sûr asile, où nos ennemis ne sauraient nous poursuivre. Hélas! tout ce que nous sommes de mortels ici-bas, simples fidèles, prêtres du Seigneur, personnes consacrées à Dieu, nous gémissons tous sous un poids immense de misères; nous portons dans des corps fragiles et sujets à mille maux, des âmes plus faibles encore et exposées à des maladies bien plus funestes; nous vous invoquons, ô soutien des faibles, ô salut des infirmes: *Salus infirmorum*! Cette vie est féconde en revers, en disgrâces et en malheurs; il n'y a presque pas un œil qui n'ait des larmes à répandre, ni un cœur qui soit exempt de tristesse et d'amertume; nous vous invoquons, ô consolatrice des affligés: *Consolatrix afflictorum*! Qui de nous oserait se croire innocent et sans tache devant le Seigneur? Qui n'est comptable en quelque chose à la divine justice? Les uns sont encore asservis à leurs passions; les autres

sont le jouet des plus déplorables illusions; d'autres, revenus de leurs égaremens, sont épouvantés du souvenir de leurs anciens désordres; d'autres, enfin, se reprochent des infidélités moins graves, mais journalières, des défauts légers, mais dont ils ne se corrigent point. Nous nous avouons tous coupables, et nous vous invoquons, ô refuge des pécheurs: *Refugium peccatorum*! Enfin, nous sommes tous embarqués sur une mer orageuse, nous naviguons sur de frêles barques, au milieu des écueils, incertains quelquefois de la route que nous devons tenir, mais trop certains, si nous manquons le port unique du salut, de faire un affreux et irréparable naufrage. Saisis de crainte, nous vous invoquons, ô ressource des chrétiens en péril: *Auxilium christianorum*! Nous ne périrons pas, ô Mère de miséricorde; vous êtes l'étoile qui nous guiderez, à travers tant de dangers, vers ce port heureux où nos cœurs, réunis au vôtre, se reposeront, dans le sein de Dieu, des fatigues et des douleurs de ce triste pèlerinage.

Ainsi soit-il.